

Cette impression que les arts plastiques, tels que l'Occident les conçoit depuis la Renaissance, ont fait leur temps il était impossible 17

de ne pas l'éprouver en visitant la « Biennale de Paris » qui vient de fermer ses portes au Musée Municipal d'Art Moderne. Des artistes de moins de trente-cinq ans, venus de soixante-trois pays, faisant tous exactement la même peinture, reflétant tous les mêmes courants vulgarisés dans le monde entier par les revues d'art, formaient le spectacle le plus accablant qui se puisse imaginer. A quoi bon ? pensaient eux aussi les visiteurs et peut-être les organisateurs qui, en présence de cette faillite des moyens d'expression traditionnels, ont largement ouvert ces salles à des formes nouvelles, plus près de la vie.

Deux de ces tentatives, au moins, méritaient de retenir l'attention, ne serait-ce que par l'ampleur des moyens mis en œuvre. Le Groupe de Recherches d'Art Visuel présentait un *Labyrinthe* qui rappelait certaines attractions de l'ancien Luna-Park : on pénétrait dans des galeries sombres où des objets insolites, des glaces déformantes, des effets lumineux créaient une atmosphère étrange ; à l'entrée une sorte de tour en plexiglas se présentait au visiteur comme un bel objet, assez fascinant.

C'était un véritable spectacle qu'avait organisé le Groupe dont M. Balducci est le maître d'œuvre. Il s'agissait de formes étranges animées de mouvements variés, brusquement saisies par la lumière et dont les mouvements étaient synchronisés avec une partition musicale et une récitation poétique.

Que cet ensemble complexe ait pu occuper toute une salle d'une exposition qui, il y a deux ans encore, était consacrée à la peinture et à la sculpture en dit long sur l'évolution à laquelle nous assistons actuellement et dont le témoignage le plus saisissant nous est présenté actuellement au Musée des Arts Décoratifs.

Les mots « sculptures animées » ne conviennent pas pour qualifier les œuvres de Nicolas Schoffer. Les sculptures animées nous les connaissons depuis les premières tentatives de Marcel Duchamp en 1921 et surtout depuis que Calder a établi ses légères constructions *mobiles* qu'un simple souffle d'air suffit à déplacer.

Schoffer, comme Balducci, va beaucoup plus loin. Ce qu'il nous offre c'est un spectacle, plus exactement une série de spectacles auxquels on ne peut adresser qu'un reproche : celui de ne pas se présenter comme tels. Les mots *Espace, Temps, Lumière* en grosses lettres bleues, noires, jaunes qui nous accueillent à l'entrée du Pavillon de Marsan risquent de décourager : il me semble que toute sculpture occupe un *espace*, qu'elle n'existe que par la *lumière* qui l'éclaire et par le *temps* que nous passons à la contempler.

Renonçons à toute phraséologie pour décrire la machine qui figure dans le vestibule du Pavillon de Marsan. Il s'agit d'une construction métallique, plus légère que le sont les amas de ferrailles déchiquetées qu'on nous présente ordinairement dans les expositions d'avant-garde sous le nom de sculpture. Celle-ci est dissimulée derrière des écrans sur lesquels sont braqués des projecteurs multicolores. La construction tourne sur elle-même dans le faisceau lumineux